

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mondain.

BALS A L'OPERA.

- Février 3 Nérée.
- 10 Olympiens.
- 14 Palastadiens.
- 17 Mitrás.
- 20 Rives d'Obéron.
- 25 Atlantéens.
- 27 Chevaliers de Momus.
- Mars 3 Equipe de Protée.
- 10 3 Rex.
- 17 Equipe de Comus.

TEMPERATURE.

Du 1er février 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

Fahrenheit Centigrade

7 h. du matin.....	52	11
Midi.....	56	13
3 P. M.....	56	13
6 P. M.....	54	12

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton.
- 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton.
- 5me PAGE. La tristesse d'un vieux soldat. Faits Divers.
- 6me PAGE. Le Château Mystérieux. Par la Fenêtre.
- 8me PAGE. Mondaines. Chiffons. Poésie. La Rivière des Amoureux.

Le Gouverneur Hughes et le President Roosevelt.

M. Hughes, gouverneur de l'Etat de New York, candidat à la présidence des Etats-Unis, et qui a commencé sa campagne pour obtenir de la convention nationale républicaine qui se tiendra en juin prochain la nomination comme candidat du parti, a prononcé avant-hier à New York un discours dans lequel il a exposé ses vues sur les questions d'intérêt général à l'ordre du jour. C'est une véritable profession de foi qu'il a faite, puis qu'en outre de ses vues relatives aux réformes à apporter, il a défini les principes qu'il, suivant lui, doivent guider les hommes d'état américains lorsqu'ils sont appelés à gouverner par la con-

science de la majorité de leurs concitoyens.

On discutera-programme était attendu, car il était question depuis si longtemps de M. Hughes comme d'une possibilité présidentielle qu'on s'étonnait qu'il gardât le silence. Il avait bien donné en maintes occasions à entendre qu'il serait sur les rangs devant la convention, mais il ne s'était pas prononcé de façon formelle, et on pouvait croire que, peut-être, il ne travaillait que contre le président Roosevelt et l'Administration gouvernementale dont M. Taft est le candidat favori. Aujourd'hui le doute n'est plus permis, et il est désormais certain que le nom du gouverneur de New York sera soumis aux suffrages des délégués à la convention nationale républicaine.

Les principes de gouvernement auxquels adhère M. Hughes et qu'il a définis dans son discours avec autant de clarté que de netteté, sont de toute logique et lui font grand honneur. D'ailleurs, tous les hommes politiques, lorsqu'ils songent à briser les suffrages de leurs concitoyens, se déclarent toujours fermement attachés à des principes dont l'application ne peut apporter que plus de justice et de bonheur à la population.

On ne saurait cependant douter de la sincérité de M. Hughes, attendu qu'il en a donné de nombreuses preuves depuis qu'il est à la tête du gouvernement du plus grand Etat de l'Union Américaine.

Il n'a pas été moins précis ni moins clair dans l'exposé de ses vues sur la mise en vigueur des lois existantes et des lois à édicter pour remédier aux maux dont le peuple se plaint à juste titre, surtout pour réduire les grandes corporations, les trusts, et les empêcher de supprimer toute concurrence et de mettre ainsi en danger la prospérité du pays.

Les vues de M. Hughes à cet égard seront généralement approuvées, et nul doute qu'elles ne servent grandement sa cause dans son propre parti; mais ce qui ne sera pas sans causer une certaine surprise; c'est l'éloge pompeux qu'il a fait de la politique du président Roosevelt.

Tout le monde sait, en effet, que M. Roosevelt et son entourage sont en faveur de la candidature de M. Taft et que, conséquemment, ils ne doivent pas voir d'un bon oeil l'entrée en lice du populaire gouverneur de l'Etat de New York. Ils ont dû, surtout, être très vexés, M. Roosevelt et ses amis, de voir divers comités républicains se déclarer en faveur de M. Hughes, et on n'aurait pas trouvé étrange que celui-ci attachât leur politique et leurs actes. Or, il a fait exactement tout le contraire, et jamais M. Roosevelt n'a eu d'apologie plus ardente. C'est peut-être très étrange de la part de M. Hughes.

THEATRES. TULANE.

"Ben Hur", un drame biblique de grande envergure, va être donné pendant une semaine au Tulane, à partir de demain soir, avec un luxe de mise en scène extraordinaire. Les décors entièrement neufs et beaucoup plus variés que nous de l'apparition de la pièce sur la scène américaine en 1899 produiront indubitablement un grand effet, et jamais cadre n'aura été plus digne de cette œuvre classée au premier rang. Les principaux interprètes sont des artistes de premier ordre, et le personnel de la troupe, qui s'élève

au nombre de trois cents, a été choisi avec un soin tout particulier. Au dernier acte, l'acte du "Mont des Oliviers", un chœur est chanté par cent cinquante personnes.

OPERA.

On peut dire que la troupe Milano, qui a débuté sur notre scène lyrique il y a un peu plus d'un mois, a marché de succès en succès. Dans les différentes œuvres qu'ils ont interprétées les artistes ont montré autant de science artistique que de talent, et comme, pour la plupart, ils sont très bien doués, les habitués de l'Opéra ont passé de bonnes soirées.

Mais il était réservé au "Barbier de Séville" de permettre à plusieurs des premiers sujets de déployer leur talent dans toute son ampleur. Il est douteux que l'œuvre de Rossini ait jamais été rendue avec autant de grâce, d'entrain, de brio, de perfection.

Et on peut comprendre tous les interprètes, que les spectateurs ont à leurs fêtes, dans un commun éloge auquel il ne faut faire aucune restriction.

Disons que la Rosina de Mme Padovani est tout simplement délicieuse, que le Don Basile de M. Weisman est une révélation et classe cet artiste au premier rang, que M. Parola, quoique n'étant en possession de tous ses moyens, a fait un exquis Almaviva, que Mme Giana est ravissante en Bartolo très au point, et que M. Pacini déploie dans Figaro ses brillantes qualités.

Les chœurs et l'orchestre ont été à l'unisson, et il devrait y avoir une salle comble à la prochaine du "Barbier".

Aujourd'hui en matinée, "Il Trovatore"; le soir, "La Bohème".

ORPHEUM.

Demain soir un nouveau programme est inauguré à l'Orpheum, et les nouveautés promises plaisent très certainement au public.

En tête se trouve Bert Leslie, le "roi de l'argot", un comique inépuisable qui déride les plus moroses. Cette fois, c'est dans le grand moude que "Hogan", le personnage que représente Bert Leslie, exerce sa verve et son humour, et il arrive à des effets grandioses.

On applaudira aussi Kara, à la fois jongleur et comédien; O'Brien, Havel et leur troupe qui jouent une très spirituelle satire du monde financier de New York: les phrases de Webb, qui sont d'une force peu commune sur la corde raide; les quatre Tivoli, des chanteurs émérites, et Mason et Bart, des comédiens de talent.

CRESCENT.

C'est avec joie que les habitués du Crescent saluent ce soir le retour des fameux comédiens Murray et Mack. Cette fois, ils paraissent dans une comédie musicale, "The Sunny Side of Broadway", qui s'est obtenue un tel succès à New York dès son apparition qu'elle y a été jouée sans interruption pendant trois mois.

Parmi les plus populaires chansons que renferme la pièce on cite "Bohemian", "Sweetheart", "That's Grace, Disgrace", "Most every Town has a Broadway, but there's really only one", "The Circus Queen", "What I want is dreamy music", "Sweethearts and Pal".

Le dialogue est de Walter et Murray et la musique de Boyle Woolfolk et A. M. Norden.



SCENE DE "BEN HUR" AU TULANE CETTE SEMAINE.

Murray et Mack sont entourés d'artistes de talent.

JARDIN D'HIVER.

La troupe du Jardin d'Hiver qui gagne chaque jour en popularité, a très consciencieusement répété "The Billie of New York" pendant la semaine qui vient de s'écouler, et l'on peut s'attendre à une magistrale interprétation de cet opéra comique. La musique en est délicieuse et l'intrigue qui s'y déroule, quoique très simple, est extrêmement intéressante.

Miss Ada Meade sera indubitablement remarquable dans le rôle de Violet Gray, qui sied à merveille à son talent, et nul doute que ses partenaires ne se signalent également.

C'est un nouveau succès que la troupe va ajouter à ceux qu'elle a remportés depuis le commencement de la saison.



Assassinat du roi Carlos ET DU Prince royal de Portugal.

Lisbonne, Portugal, 1er février.—Le roi Carlos Ier et le prince royal Louis-Philippe de Bragance ont été assassinés, hier soir, pendant qu'ils passaient en voiture dans une des principales rues de Lisbonne.

La famille royale rentrait au Palais d'une promenade à la Villa Vicosa, lorsque des révolutionnaires qui s'étaient cachés à l'angle de la Place du Commerce et de la rue de l'Arsenal s'élançaient au devant du cortège royal et épaulant des carabines firent feu plusieurs fois. Le roi et le prince Louis Philippe frappés de plusieurs balles s'affaissaient mortellement blessés sur les coussins de la voiture.

Manuel, le second fils du roi, a été légèrement blessé. La reine Amélie, qui en voyant les révolutionnaires épauler leurs carabines s'était élançée au devant de ses enfants cherchant à les protéger, de son corps, n'a pas été touchée par les balles des assassins.

Les agents qui escortaient la famille royale ont ouvert le feu sur les révoltés, dont trois furent tués sur le coup.

Le roi Carlos Ier, né le 28 septembre 1863, était monté sur le trône de Portugal le 19 octobre 1889. En 1886 il avait épousé la princesse Amélie de Bourbon-Orléans, fille du comte de Paris. De ce mariage sont nés deux fils Louis-Philippe de Bragance, en 1887 et Manuel, duc de Béja, en 1889.

Le juge Dowling, après avoir pris connaissance du verdict et déclaré que Thaw constituait un danger pour la société et a ordonné son confinement dans l'asile des aliénés d'état à Mattawan, pour une période indéterminée.

Quelques spectateurs seulement avaient été admis dans la salle pour entendre le prononcé du verdict, et le juge Dowling les avertit qu'il ne tolérerait aucune démonstration.

En dépit de cette recommandation un jeune homme a vivement applaudi le président du jury lorsqu'en rentrant dans la salle des débats il a rendu compte du verdict. Ce manifestant a été immédiatement arrêté, et a comparu devant le juge qui l'a condamné à 25 dollars d'amende pour mépris de cour.

Les jurés sont restés en délibération exactement 25 heures.

Thaw et sa femme n'ont pas caché leur satisfaction en apprenant le verdict. Le défenseur de Thaw, l'avocat Littleton a serré la main des jurés au moment où ils se préparaient à quitter la salle de débats après avoir été licenciés par le juge.

New York, 1er février.—Après avoir quitté la prison des Tombs, Thaw a pris place dans une automobile sous la garde de deux députés sénateurs et a été amené à la gare du Grand Central, où à 4:39 heures il a pris le train pour Mattawan.



L'acquittement d'Harry K. Thaw.

New York, 1er février.—Le jury chargé de statuer sur le sort d'Harry K. Thaw, le meurtrier de Stanford White, a rendu cet après-midi à 12:42 heures, un ver-

NOTS POUR RIRE.

—Dites-moi, garçon, vous qui connaissez la cuisine d'ici, que me conseillez-vous de prendre? —Moi, monsieur! A votre place, je prendrais mon ubapeau et je m'en irais.....

Le patron en train de choisir son bon cigare, s'adressant au nouvel employé: —Fumez-vous, mon ami? —Le patron continuait: —Alors dans ce cas, n'oubliez pas qu'il faut toujours se servir d'allumettes suédoises chez moi.



KARA. Originateur de la jonglerie moderne, à l'Orpheum demain soir

Au profit d'une œuvre pie.

Un drame intitulé "The Deserter" sera joué par les "Original Merry Makers" samedi le 8 février, à l'Académie de St-Joseph, au No. 2116, avenue Ursuline, pour aider à la reconstruction du couvent de St-Joseph de la Baie St-Louis. Les jeunes amateurs qui y prendront part sont: Messieurs Chas L. Cormier, Ed de Brueys, Roland Carrière, Paul J. Martin, Edgar Hanemann, Thomas Hatrel, Sydney Oriole, Charles Guérogier, ainsi que Mesdemoiselles Némés Hanemann, Lillian Fernandez, Lillian Metayer et Eugénie Hanemann.

Une partie de euchre sous les auspices des dames de la paroisse Ste-Anne sera suivie à la pièce.

M. H. Bentz est président du comité de réception.

cette visite et il était là, caché en quelques coins, dans son cabinet noir, immobile, silencieux.

Il eût aimé, le cœur étroit par l'angoisse.

—L'aimée..... Oui, c'est sûr! Comment ne l'aimerais-je pas! Je l'aime bien moi-même. Et elle l'aime, c'est à mon point de vue..... Il est beau, distingué, et si riche et si savant..... Et puis, et puis, il m'aime parce qu'il m'aime, et qu'il fait le bien autour de lui..... Déjà, Lili, son est troublée quand il lui parle..... Elle commence à comprendre ce qu'il veut dire..... Quand elle prendra sur lui d'avouer son amour, ce sera chose faite..... elle ne résistera pas..... Elle répondra qu'elle aime aussi..... Pourquoi refuserait-elle une si belle situation!..... Elle n'a rien, la pauvre!..... elle n'a que sa mère..... Les gens du château ne lui rendront pas son amour..... C'est donc inespéré pour elle, le mariage..... Car si tu marieras, c'est sûr!..... Et moi? Et moi?..... Il essayait avec ses poings de grosses larmes qui coulaient.

—Moi, je n'ose même pas lui dire que je l'aime..... et elle vi-vra, elle sera heureuse..... et elle vieillira..... et elle mourra sans que j'aie jamais osé lui dire que je l'aime..... Voilà!.....

Lison, pourtant, comme si elle avait deviné ce chagrin, se montrait plus affectueuse avec lui.

Il la regardait tristement, ne

parlait pas.

Une fois, il la reprenait: —Va-t'en! Je ne veux plus te voir.

Mais elle en fut si interdite, toute tremblante et pâle, qu'il s'enfuit, les mains sur les yeux, en lui criant: —Pardonne-moi! Pardonne-moi!

C'était toujours ainsi qu'il agissait, dans ses grosses émotions. Il partait. Il s'en allait, dans sa chambre forcé, caché ses armes sous les ténèbres des grands arbres, il se reconfortait. Dans la nuit, il rentrait furtivement, ga-gnait son lit, et le lendemain, il n'y paraissait plus. Du moins, en apparence.

Une fois, Lison lui dit, les yeux dans les yeux: —Après qui cours-tu donc, quand tu n'en vas de la sorte?..... Tu prendrais-tu l'en-fer, par hasard, de me rapporter l'oiseau de Vérité?

Pendant longtemps, après cette parole, il se de-van-der: —Qu'est-elle venue me dire? Christian aimait.

Maintenant, chaque fois qu'il arrivait à la Mare-à-l'Eau, il avait pris la résolution d'ouvrir son cœur à la jeune fille et de lui dire: —Voulez-vous de moi?

Lorsqu'elle venait sa femme, elle n'aurait pas de meilleur protecteur que lui. Puis, au moment où il allait ainsi se dévoiler, une dernière crainte le retenait. Il lui semblait que Rose

était indifférente à toutes ses paroles, et avengle à toutes ses émotions. Ne voyait-elle donc pas qu'en l'aimait? Et si elle le voyait, pour rester froide ainsi, c'est donc qu'elle n'aimait pas! —Ce sera pour demain, se disait-il tous les soirs.

Enfin, un jour, il partit. Il n'avait pas de prétexte. Ni ma-lades à visiter, ni rien. Il foua-tait son cheval et le mit au galop.

La route passait devant le Moulin-Joli. La nuit était ya-brée. Quand il aperçut, au pli-tôt quand il devinait les bâtiments de moulin, il fonçait de nouveau. Le cheval galoppait à fond de train, lorsque, tout à coup, une ombre se dressa sur la route que blanchissait la lune.

L'ombre d'une femme..... Et cette femme étendait les bras, comme pour barrer le che-min.

Elle risquait de se faire éra-ser.

Il arrêta son cheval.

La femme dit: —Descendez, Christian, il faut que je vous parle!

C'était Germaine Marberoux.

Alors, docilement, sans se plaindre, sans rien dire, il des-cendit, dompté par cette appa-rition.

Leurs amours dataient de quel-ques mois. Ils s'étaient rencontrés souvent sur les routes, car Ger-maine ne laissait à personne le soin de diriger les affaires de Moulin-Joli. A cheval ou en

voiture, elle était un peu, tous les jours, par monts et par vaux. Une fois, le soir, Christian l'avait sauvée d'un danger, alors que son cheval venait de s'emballer, et que sa voiture, jetée par-des-sous la garde fou de la route, pen-dait à demi dans un ravin. Il était arrivé au moment où Ger-maine, suspendue à l'une des roses, perdait ses forces, et allait se laisser tomber, entraînée par le poids et les efforts du cheval.

Il l'avait saisie par les deux bras, l'avait enlevée. Un éva-nouissement s'en était suivi. Il la fit revenir à elle, la ramena au moulin dans son cabriolet.

Et pendant la semaine qui suivit, il vint prendre de ses nouvelles.

Ce fut le début de leurs amours.

Amours rapides, presque bran-tales.

L'imagination ardente de Ger-maine Marberoux avait été frappée par le danger couru et par l'apparition de ce beau et robuste garçon qui l'avait arrachée à une mort certaine.

Lui, d'autre part, ne fut pas sans deviner qu'il avait fait im-pression sur la jeune fille et, s'il avait été avengle, elle se fût bien chargée de le lui faire compren-dre. Tout, en elle, criait l'amour.

Sees yeux pleins d'éclat, tour à tour très doux, puis impérieux, interrogeaient le cœur de Chris-tian et lui disaient: —Rends-toi!..... tends-moi

les bras..... Je suis prête à y tomber.....

Il hésitait, pris de craintes, de scrupules. Elle le grisait de sa beauté triomphante et de ses caresses tout à la fois naïves et adroites. Lorsqu'il la quittait, lorsqu'il était loin d'elle, il se re-pensait, il devenait calme, et il se demandait: —D'où vient donc le pouvoir que cette fille exerce sur moi? Pourvu que ce soit un volonteux où le cœur n'entrait pour rien. Alors, quand il restait quelques jours sans la voir, l'image de Germaine semblait s'effacer, de-venir imprécise, floussée presque par s'évanouir.....

Et il ne l'avait pas revue, il l'eût oublié.....

Mais en elle était né, grandis-sait une passion redoutable. Elle n'avait pas encore aimé. Et elle se donnait, à cet amour, avec la violence qu'elle mettait en toutes choses, la violence et la persévérance qu'elle avait héritées du caractère de Jérôme Marberoux.....

Lui, ne l'aimait pas, et pour-tant revenait sans cesse..... Il lui échappait de loin, elle le dom-inait et l'affolait, quand il était près d'elle.....

Quand, loin d'elle, il pouvait réfléchir, il se demandait qu'il pourrait conduire de pareilles amours à un mariage? Non, ce n'était pas cette femme qu'il rêvait pour son foyer..... Une maîtresse, certes, et charmante,

et admirablement belle, et qui, à tout cela, réunissait l'indépen-dance complète, puisqu'elle vi-vait seule.

Digne d'être aimée, peut-être..... et pourtant il en avait peur..... Il essayait de la compren-dre et de descendre jusqu'au fond de cette âme..... Il n'y parvenait pas..... Elle avait des sou-riants de caractère inquiétants..... Elle se reprochait tout à coup, brusquement, après des abandons de tendresses pendant lesquels il semblait à Christian d'avoir une fille qu'il ne con-naissait pas..... Tout en elle était énigme..... On ne voyait pas clair dans son cœur.....

Mais ce qui était évident, c'est qu'elle aimait.

Et ce qui devait arriver arriva. Les papillons ne tournent pas impunément autour de la flamme sans s'y brûler les ailes. Il s'y brûla. Elle se donna à lui avec l'empressement qu'elle mettait en toutes choses.

Pendant les premiers temps, il s'enivra d'elle, car c'était vrai-ment de l'ivresse et il n'avait pas le temps de réfléchir.

Le jour où un événement de sa vie lui eût permis de réfléchir, c'en eût été fini de cet amour. Avec son instinct de femme amoureuse, elle arrangerait leur existence de façon à ce que rien ne lui permit de se reproduire. Non qu'elle devinât ce que se passait en lui, mais parce qu'elle comprenait peut-être quelle n'a-

vait pas tout conquis de cet homme et que ce qu'il y avait de meilleur en lui elle ne le possédait pas.

Ce fut une existence toute de mystère, de rendez-vous nocturnes, toute de jolies inconnues, dé-li-rante pour elle seule.

Il n'avait pas de peine à se voir.

Le Moulin-Joli n'avait aucun voisinage immédiat. On y ac-cédait facilement. Germaine, la nuit, attendait son amant et l'a-menait jusque dans sa chambre. Il repartait avant le jour et re-gagnait Laitre.

Il la regardait même chez lui. C'était elle qui l'avait voulu. Comme il n'avait que deux domestiques, un cocher et une cuisinière, ma-riée, qui couchaient au fond d'un grand jardin, elle pénétrait faci-lement dans la maison. Celle-ci était isolée hors du village, et il n'avait pas pu refuser de lui confier une clef.

Deux ou trois fois, elle arriva sans qu'il l'attendit, le surprenant en plein sommeil et le ré-veillant en sursaut.

—Toi, Germaine! —Je l'aime..... J'ai fait un mauvais rêve..... où je voyais que tu m'abandonnais et que tu me méprisais.....

Il voulait la reconduire jus-qua'n Moulin-Joli, à cause des rencontres de vagabonds, rô-deurs de frontières, qu'elle pou-vait faire dans la nuit; elle s'y refusait toujours.